

## CHRONIQUE D'UNE MORT ANNONCÉE

La directrice de la maison de retraite m'a informée il y a deux semaines, le jour de mon anniversaire, que des journalistes voulaient m'interviewer. Pourquoi lui ai-je demandé ? Mais vous savez Madame Cru vous êtes une personne célèbre. Vous devenez la doyenne des français et en tant que telle votre témoignage est important. Elle était toute mielleuse d'un seul coup. Chaque jour, elle passe pour savoir si tout va bien. Je sens bien que son comportement n'est pas naturel. J'ai mis dix jours à me décider rien que pour le plaisir de la faire mariner. C'est mon petit plaisir à moi. Si le corps me lâche, la tête fonctionne encore très bien et je m'amuse comme je peux.

C'est le grand jour. Ils sont tous là dans le grand salon à m'attendre. On me pousse dans mon fauteuil et les appareils photos crépitent. Quoi ma gueule ? Qu'est-ce qu'elle a ma gueule ? J'ai toujours eu horreur qu'on me prenne en photo. D'ailleurs des photos j'en ai très peu. C'est pas comme aujourd'hui où tout le monde a ce truc entre les mains. J'sais plus le nom, zut. Ils sont mignons tous ces p'tits jeunes. Ils s'adressent à moi comme si j'étais une demeurée. Y en a même qui ont les cheveux longs. Du coup, j'en ai appelé un mademoiselle exprès. On pardonne tout à une vieille dame comme moi alors je vais pas me priver. Quand j'étais jeune, les hommes étaient bien plus élégants. Aujourd'hui, ils portent tous le même uniforme. Aucune distinction. Et cette manie de ne pas articuler. J'ai mis mes appareils auditifs mais je comprends rien à leur bouillie verbale. Ils me pressent de questions comme si j'étais un citron. C'est un peu ça en un sens. Plus beaucoup de chair, que des os. J'ai dit que je voulais bien raconter s'ils se taisaient.

Je m'appelle Carmen Cru. Je suis née à Madrid le 1 décembre 1922. Ma famille a émigré en France quand j'étais toute petite. On vivait à sept dans une chambre sous les toits. On s'éclairait à la bougie. Ma mère descendait dans la cour pour remonter de l'eau. Mon père trimait comme journalier. C'était pas simple de trouver du boulot. Il travaillait quatre-vingts heures par semaine au bas mot. La famille nous manquait mais on recevait des lettres quand elles ne se perdaient pas. Je répondais parce que ma mère était trop occupée et ne savait pas trop écrire. C'était long d'attendre un mois une réponse. Et puis, il y a eu cette guerre mondiale terrible, terrible dont je n'ai pas envie de parler.

J'ai connu le train à vapeur, les chevaux dans la rue, les premières automobiles que seuls les gens riches pouvaient s'acheter. On marchait beaucoup ou on faisait du vélo. Maintenant on va sur la Lune. La médecine a fait des progrès fulgurants. J'ai perdu une petite sœur parce qu'on ne savait pas soigner la tuberculose. En 2022, on est capable de réparer tout ou presque. Qui eut cru que Carmen Cru serait centenaire ? Sûrement pas moi. On avait pas beaucoup d'argent mais on était heureux malgré tout. Il y avait beaucoup de solidarité dans notre cité quand on a pu déménager. Plus tard, il y a eu la révolution industrielle, le travail à la chaîne qui a tué mon père. Mai 68 et la libération de la femme, les mouvements syndicaux et la main mise des ouvriers sur leur outil de travail. Tout ce que vous avez acquis jeunes gens c'est grâce à nous. Les congés payés, la réduction du temps de travail, le salaire minimum. Les premières télévisions en noir et blanc sont apparues avec des images de pays lointains que je ne connaissais pas. Des images de guerre encore et toujours mais aussi de mariages princiers. Si tout le monde n'avait pas la télé, on avait tous un poste de radio. On découvrait les yés yés et la musique outre Atlantique. On a eu peur de vivre une troisième guerre mondiale quand c'était si tendu entre l'est et l'ouest. Les cabines téléphoniques poussaient comme des champignons dans la rue. On poireautait par tous les temps trop contents d'entendre une voix amie.

Ça servait aussi à répondre à une petite annonce quand on cherchait du boulot. La hantise c'était de voir sa communication coupée parce qu'on avait plus assez de pièces. Les voyages en avion sont devenus accessibles. Les gens se sont mis à découvrir des pays lointains. Les plus chanceux partaient une fois par an. Aujourd'hui, vous sautez dans un avion pour aller passer le week-end à Marseille. Vous avez tous vos trucs internet pour communiquer. Est-ce que vous êtes plus heureux pour autant ? J'aimerais bien le savoir. Je suis fatiguée de parler. C'est à vous de répondre maintenant. Je ne dirai plus rien.

Madame Cru, juste une question si vous permettez.

- Avez-vous encore des rêves ? Quel est votre souhait le plus cher ?
- Que vous me débarrassiez le plancher. J'ai faim et on nous a promis un bon repas pour une fois.

Texte de Kerann

## DEFI 8 - SAXOF

### DEMAIN.....

Demain toute ma famille arrive avec des plats chauds ou froids, des gâteaux, mille friandises pour la gourmande que je suis.

Demain c'est la fête, c'est ma fête

Demain j'aurai 100 ans à 9h15 exactement.

J'ai vécu tant de choses, traversé tant d'épopées. Mon père, Léon, est revenu de la grande guerre, pour se marier avec Augustine, ma mère, en 1920. Ils se connaissaient depuis l'enfance.

J'ai vu le jour au pied de la cheminée, un 9 décembre 1922. La sage femme ambulante n'a eu qu'à tendre les bras pour me cueillir avec mes 2kg500 et le sein de ma mère m'a fait grandir pendant plus d'un an, avant que je ne boive le lait frais des 4 vaches de mon père ou de ses nombreuses chèvres.

Les parents de mon père sont décédés en 1917, et celui-ci a repris la ferme en rentrant de la guerre. Ma grand-mère maternelle, jeune veuve, vivait avec nous et s'occupait essentiellement du jardin potager et de la cuisine.

La lessive était la corvée de la semaine avec tout ce linge que l'on faisait chauffer dans de grandes marmites directement dans la cheminée avec un gros carré de savon de marseille qu'elles épluchaient avec parcimonie....Ensuite elles sortaient le linge sur la brouette en bois pour le taper sur le lavoir avec un battoir, que les femmes recevait souvent comme cadeau de mariage.

Chaque soir, sauf le jour de lessive, maman me donnait une douche-bain, je montais dans un baquet et elle m'arrosait avec un broc, me savonnait vigoureusement et me rinçait toujours d'eau chaude. Les cheveux étaient lavés 2 à 3 fois par semaine, je détestais car le savon de marseille me piquait les yeux. Elle me faisait des nattes mouillées que j'aimais car quand je dénouais mes cheveux secs, ils ondulaient et je me trouvais belle !!

Mon père, a eu son certificat d'études (le certif) , ce qui lui a valu un vélo en récompense à 14 ans. Jeanne, ma mère est allée jusqu'au brevet supérieur car elle voulait être institutrice, mais les femmes n'avaient pas ce droit au début des années folles, Elles avaient juste le droit de travailler à l'usine. Mais maman, tenace, a réussi quelques années plus tard à entrer dans une école religieuse, pour faire la classe à des enfants de 8-10 ans. Quel bonheur pour elle.

Pendant ce temps, je grandissais dans une ambiance aimante. J'adorais aider mon père auprès des animaux, mais du haut de mes 4 ans, je devais faire mes pages d'écriture avec maman, et aussi, du calcul mental. Je me préparais doucement à la rentrée des classes.

Pour donner ses cours, ma mère faisait les 4km en vélo par tous les temps. Elle rapportait régulièrement, différents contes, des livres prêtés par les religieuses, que

j'aimais écouter avant de pouvoir les lire.

A mon premier anniversaire j'ai reçu une poupée de chiffon confectionnée par ma mère et ma grand-mère. Elle cousaient aussi mes robes et leurs vêtements, seul mon père achetait ses côtes de travail chez un spécialiste de la ville. Il revenait souvent avec des tissus divers pour la couture de ces dames. Pour Noël, c'était la joie des oranges et de la brioche maison.

Notre moyen de locomotion familial était la charrette avec le cheval « Etincelle ». Un jour mon père est revenu de la ville avec un cadeau, j'avais 5 ans. J'étais si heureuse de cette surprise et encore plus lorsque j'ai découvert une boîte à musique en métal, qui chantait 3 chansons de Noël. Mes yeux brillaient de plaisir.

Nous nous couchions tôt pour profiter de la lumière du jour dès le lever du soleil. Mon père se levait avant et était au travail à l'aube. Le soir, la cheminée éclairait la pièce de vie et nous complétions la luminosité avec 2 ou 3 chandeliers confectionnés par feu mon grand-père paternel. Grand-mère Lucie dormait dans un lit à côté de la cheminée, et je dormais dans la chambre de mes parents. Les autres pièces n'étaient pas utilisées.

Ma première activité dès mon réveil, était d'aller ramasser les oeufs avec mon panier en osier, tandis que Grand-mère allumait le feu. J'allais avoir un œuf à la coque.

Un jour papa est revenu en disant que l'électricité entrait dans les villes et bientôt en campagne. Mais j'avais 15 ans quand nous avons vu de la lumière dans la maison. J'avais deux soeurs de 6 et 3 ans de moins que moi.

23h, il est temps que j'aille dormir, dans mon lit douillet et chaud, si je veux être en forme pour accueillir la tempête familiale avec ses cris, ses rires, ses sonneries de tel, ses flahes, et tous ses bisous-calins....Demain !

SAXOF

Je me souviens...

J'ai 100 ans ...et

Je me souviens de la petite boîte ronde dont j'adorais visser le couvercle. Boîte posée sur la tablette de la salle de bains de mon pépé Ramecourt, qui renfermait le savon à barbe et le blaireau pas doux du tout.

Je me souviens qu'il sortait de sa poche, comme par magie, une brosse à cheveux en plastique orange munie d'une poignée dans laquelle il passait sa main.

Je me souviens, dans la cour de récré, avoir l'interdiction de passer la ligne blanche au sol, séparant le domaine des garçons de celui des filles !

Je me souviens aussi avoir connu l'année où les classes devinrent mixtes, et où c'était un honneur de remplir les encriers le lundi matin.

Je me souviens les jeux à l'élastique entre filles, dont l'enjeu étaient les figures techniques complexes.

Je me souviens des osselets argentés (sauf le rouge, le plus important) dont il fallait amortir la chute sur le dos de la main.

Je me souviens du Tac-Tac, dont les boules accrochées à une cordelette s'entrechoquaient bruyamment au-dessus et en-dessous de la main.

Je me souviens du jour de congé passant du jeudi au mercredi.

Je me souviens du tablier neuf offert par mon parrain à chaque rentrée de Septembre.

Je me souviens des albums Sylvain et Sylvette dont je dessinais les personnages aux crayons de couleur, du Monopoly où les cases les plus chères étaient les bleues claires.

Je me souviens de la petite machine à écrire dont la sonnette annonçait le bout de la ligne ; grâce à elle, je me prenais déjà pour une écrivaine !

Je me souviens de Denise Fabre « la jolie madame », speakerine à la télé et des épisodes de Nounours, qui annonçait l'heure d'aller se coucher .

Je me souviens des films : Les 101 dalmatiens, Mary Poppins, Les Aristochats qui me fascinaient.

Je me souviens des fins de journée dans la salle de bains avec ma sœur et ma mère : moments intimes dans tous les sens du terme, où nous discutons dans la petite baignoire-sabot, où nous utilisons le bidet « pour laver nos pieds », où l'essoreuse à linge nous faisait peur car elle bougeait toute seule !

Je me souviens ne pas avoir eu le droit de regarder le premier pas sur la lune, le jour de mes 7 ans...

Je me souviens des publicités qui me laissaient perplexe tant elles vantaient les mêmes produits mais de marque différente.

Je me souviens des longs voyages de nuit pour rejoindre le Sud, allongés tous les trois dans le coffre de la Renault 16, banquette relevée, sans ceinture bien-sûr.

Je me souviens du boîtier en plastique jaune, qui nous permettait, le temps de la route, de passer le temps sans se disputer. Boîtier muni d'un gros bouton sur lequel nous devions appuyer pour comptabiliser 4 L, 2 CV, Ami 6, R 8, Simca 1000...selon celle sélectionnée sur le disque en carton.

J'ai 100 ans, je me souviens, c'était chouette.

KARINE

## Défi N° 8 Mémoires éparses, par Philippe BOTELLA

– Merci de me recevoir, Monsieur Hippolyte Dubois. Tout d'abord, permettez-moi, au nom du journal qui m'envoie, de vous souhaiter un très bon anniversaire, puisque, aujourd'hui, vous entrez de pied ferme dans le club des centenaires.

– De pied ferme, de pied ferme, c'est vous qui le dites. Mais enfin, oui, je marche encore un peu. Tenez, soyez gentil, ayez l'amabilité d'avancer mon déambulateur, nous allons, si vous le permettez, profiter de la dernière caresse du soleil pour continuer cet entretien sous les micocouliers. À cette heure-ci, les cigales sont retourné se coucher, elles ne nous dérangeront pas.

– Mais, Monsieur Dubois, il est quinze heure. L'air est du plomb fondu et les cigales s'entendent à cent mètres...

– Quinze heure ? Déjà ? Si vous le dites...

– Parlez-moi de vous, de votre enfance, faites-nous rêver à cette époque lointaine où nos lecteurs meurent déjà d'envie de se plonger.

– Mon enfance ? Mais je n'ai pas eu d'enfance ; je suis né vieux. Mais ne faites pas cette tête, la mienne me fait défaut souvent, mais j'en ai encore un peu pour être facétieux. Mon enfance était marquée surtout par le renouveau, après cette horrible guerre qui a saigné le pays. Les pays. Chaque village décomptait encore ses victimes, car on en découvrait chaque jour, et comptait sur une seule main les chanceux qui en revenaient et du coup, devenaient des héros. Mon père, lui, ne fut pas un héros, mais une victime. Sans bras d'adulte à la maison, mon frère et moi avons dû nous débrouiller pour aider notre mère à faire bouillir l'eau dans laquelle elle immergeait une gousse d'ail et deux patates pour l'unique repas, celui du midi, avec interdiction de les manger. Il ne fallait que boire. Nous n'étions autorisés à les manger qu'au troisième bouillons. Le surlendemain, donc, mais là, tout avait fondu. Heureusement, je me souviens aussi que ce régime-là n'a pas duré. Mon frère avait loué ses bras à la scierie, qui lui en a par la suite à moitié mangé un, et moi, trop petit, je suis allé garder les oies et les canards, pour quelques œufs. Sans doute étais-je moins coûteux à nourrir qu'un chien et monsieur François s'y retrouvait.

Mais ne croyez-pas qu'avec mon frère, nous ne jouions pas pour autant. Le dimanche, après la messe, où nous n'y comprenions rien, le curé, déguisé comme un cierge habillé, nous tournant toujours le dos et baragouinant dans je ne savais alors quelle langue, mais il parlait souvent de biscoumes, et moi, je croyais que c'était une sorte de biscottes, après l'office, donc, nous allions jouer dans les champs avec trois bouts de bois et un ballon en chiffon.

Le samedi soir, bien qu'éreintés par la semaine de labeur, nous prenions sur nous et, avant de procéder à la grande toilette de la semaine, c'est-à-dire le bain intégral dans le baquet où maman versait des seaux d'eau qu'elle faisait chauffer dans la cheminée, nous allions poser quelques pièges. Ce n'était pas encore interdit, et il y avait tant d'animaux, que tous les prélèvements des enfants pendant une année n'auraient pas atteint les hécatombes des années soixante.

Un soir, avant d'aller nous coucher, notre mère nous retint après le souper. Je me souviens, ce soir-là, nous avions eu à nous partager, grâce à mon frère, trois rouges-gorges, au goût si amer, deux pinsons, et surtout trois grives ! Enfin non, je mens, deux grives et un merle... Elle nous dit : demain, nous déménagerons. Nous irons vivre en ville, dans une grande et belle maison. Nous n'aurons plus faim, et vous irez à l'école ! Le temps de son veuvage avait pris fin depuis quelques mois, et elle avait connu, sans nous toucher mot, un monsieur qui allait tout faire, sans y arriver, pour devenir notre nouveau papa. Nous l'aimions bien pourtant.

Finis les habits de fortune, les soupes à l'eau bouillie et les matins glacés. La nouvelle maison avait, comme chez-nous, l'électricité, mais là, il y avait des ampoules partout, et l'on avait le droit de les allumer. On pouvait la chauffer intégralement. Dans la maison, il y avait une pièce spéciale pour le linge. Une buanderie, avec une lessiveuse-essoreuse à main. Finie la corvée du lavoir, si agréable l'été, et si terrible l'hiver ! Et les toilettes n'étaient plus au fond du jardin. Elles avaient même l'eau courante. Adieu le sceau et le puits ! Il y avait aussi deux boîtes. Une qui parlait et jouait de la musique, et une qui ne faisait qu'en jouer. Et puis le monsieur avait une auto !

C'était magique. Quand on sortait dans la rue, il fallait faire attention parce que les voitures fonçant à des vitesses folles, effrayaient les cheveux que les cochers avaient du mal à maîtriser. Nous habitions à quelques mètres d'un forgeron-maréchal-ferrant. Le bruit du marteau sur l'enclume l'odeur du fer chaud mêlé à celle des sabots était aussi notre quotidien.

À l'école, de novembre à avril, chacun devait amener une bûche pour le poêle. Parfois, il en restait un peu pour l'année d'après. On ne pouvait pas les ramener. Aussi, beaucoup disaient qu'ils l'avaient oubliée chez eux...

Nous jouions avec de billes en terre, et certains en avaient même en verre. Elles nous fascinaient. Parfois, nous en gagnions. Mais ne les remettions jamais en jeu. Le soir, dans notre lit, nous les prenions dans les mains et les regardions comme si elles eussent été en cristal. Et le temps a passé. Nous avons grandi. Mon frère, malgré son bras tors, est devenu médecin, à défaut de chirurgien. Moi, qui avais si souvent la tête dans les nuages, je suis devenu marchand de rêve. J'ai écrit des livres, des chansons, et une nouvelle catastrophe nous est tombée dessus. Personne n'y croyait, mais elle est bien arrivée. Tous ces progrès que l'on pensait pour le bien-être de l'humanité se

sont retournés contre l'Homme. Et mon frère est allé rejoindre notre père. Sont-ils aux cieux ? Je n'en sais rien J'avoue avoir des doutes sur cette histoire colportée depuis deux millénaires par des attrapeurs de gogos.

Tout cela m'a écœuré. J'ai cessé d'écrire. J'ai acheté quelques hectares de vignes, que j'ai traités comme un fou, encouragé par les « grandes instances » et j'ai contribué à l'extinction de ces guirlandes de couleurs qui égailaient notre ciel. Si j'avais su ! Mais au fait, onze heure, me dites-vous ? Il est temps que je m'habille, je crois que je vais recevoir un journaliste. Il vient exprès me voir pour fêter mes quarante ans.

## Défi 8. 100 ans !!

100 ans, Marie-Adrienne ! Avoir 100 ans, le vertige, et ce dans 38 ans.

Pour situer le moment résolument historique de ma naissance, je montre le bout de mon nez en octobre 1960.

C'est parti, la projection a commencé, les images se succèdent. Mais avant, il est doux de me rappeler avec tendresse mais aussi une pointe de mélancolie la chance d'avoir vécu une enfance très heureuse, très légère. Je n'ai pas manqué d'amour, d'écoute, d'encouragement, d'argent. Des parents heureux et amoureux leur vie entière. Un grand frère et une petite sœur que j'aime et avec qui les orages n'ont guère été violents, ni insurmontables. Nous nous enrichissons aujourd'hui encore mutuellement de nos différences. Notre présence auprès de nos parents à l'approche de la mort nous unissant pour toujours.

Dans notre maison, nous étions au chaud, pas beaucoup de cris, pas de mots assassins, pas de brutalité, ni les gestes, ni les corps, jamais d'humiliation. Des énervements, des agacements, bien sûr, inhérents à la vie d'une famille de cinq personnes quand gambadent trois enfants et des parents travaillant à plein temps. Le temps est en accéléré.

La veille de mourir, le seul regret de ma mère, être allée trop vite, « arrêtez-vous, de temps en temps pour penser, réfléchir ». Ils nous ont appris tellement de choses, avec amour et fermeté. Je crois que nous avons été bien élevés. J'ai appris la curiosité, le respect, la tolérance, le partage, la solidarité, et cela au milieu des livres, des tas de livres partout et des piles de journaux. Nous pouvions ouvrir grands nos yeux et observer le monde, c'était facile.

J'ai 100 ans, seule témoin, dans un univers complètement transformé, où l'individualisme a pris le pas sur la solidarité, où la planète se désespère de notre inaction.

NON, pas envie d'imaginer ce monde trop plombant.

Au contraire, les jeunes se sont levés, redressant la tête, fièrement. Le mouvement de révolte des femmes en Iran en 2022 a ouvert les vannes, a montré le courage, l'espoir, la formidable force que nous représentons, alors ensemble. Partout la révolte a grondé. Les femmes se sont érigées contre l'injustice, pour la liberté, rejointes par les hommes. Un chant a reflété cette lutte, BARAYÉ, repris en France dans un clip de soutien. Cet hymne à la liberté, entonné à l'unisson, en langue persane, pour transmettre aux Iraniens qu'ils ne sont pas seuls.

<https://www.youtube.com/watch?v=nUfvSczd6T8&list=PLB8IxdTcn1g5SBC5Won8EvrELLglQHUnp&index=7>.

Envie de rêver que ce sursaut a ouvert et réveillé nos consciences.

Enfance des années folles  
(ou les souvenirs d'un centenaire)

Te souviens tu Marie de nos premiers émois  
Ceux de nos si tendres et belles années d'autrefois  
Une époque bénie qu'on nommait années folles  
Celles où je chantais tant et tant de fariboles

Te souviens tu Marie lorsque je t'attendais  
Les écoles de filles et de garçons séparées  
Nous éloignaient tristes et seuls toute la journée  
Alors quel bonheur le soir de se retrouver

Te souviens tu Marie, l'odeur du chocolat  
A l'heure du goûter nous remplissait de joie  
Les photos des disparus de la sale guerre  
Bien souvent tiraient des larmes aux yeux de nos mères

Te souviens tu Marie, notre génération  
Disait-on serait sans guerre ni destruction  
Les lampions pour fêter tous les ans l'armistice  
Nous laissait croire enfin que la paix aboutisse

Te souviens tu Marie de ces bottes de foin  
Où pour nous cacher je te prenais par la main  
Nos jeux en ces temps là bien teintés d'innocence  
Avaient les saveurs sucrées de la tendre enfance

Te souviens tu Marie, des combats de nos pères  
Harassés, surexploités se mirent en colère  
Arrachèrent au prix fort de mouvements de grèves  
De très grandes avancées qui ne furent plus des rêves

Te souviens tu Marie, vint la fin de l'enfance  
La couleur des jours heureux de l'adolescence  
Ce jour où jaillit tout au fond de ton être  
Le plaisir suprême que nous avions fait naître

Te souviens tu Marie, quand vint l'électricité  
Nous rêvions de vivre en un monde éclairé  
Comment pouvions nous croire que bruit et fureur  
Viendraient plonger notre monde dans le malheur

Je me souviens de toi Marie, ma douce amie  
Après tant d'années au seuil de ma longue vie  
Reviennent les souvenirs de bonheurs enfouis  
Toujours visibles sur une photo jaunie

Michel Cousin

Supposez que vous ayez 100 ans et que vous soyez l'une des dernières personnes à pouvoir témoigner de ce qui se passait à l'époque où vous étiez enfant. Décrivez ce qui existait, ce qui se passait en France ou dans le monde, les avancées technologiques et objets du quotidien aujourd'hui disparus, les crises et les événements marquants, etc...

Juin 2072

~ "Rend moi mon Imachin" crie Marie à son fils Jules qui venait de fêter ses dix ans. Ce dernier fila se cacher au fond du jardin avec l'objet tant convoité par sa mère .

~ "Sinon je ne peux rien faire" rajouta Marie.

~ "Mais si, voyons, tu peux faire plein de chose sans ton Imachin" dit Clara la grand-mère d'une voie calme et souriante.

~ "Non, mamie j'en ai vraiment besoin. J'en ai besoin pour minuter mon brossage de dents, pour une bonne analyse buccale et ainsi savoir ce que je dois manger comme vitamines et oligo-éléments aujourd'hui, connaître la météo, consulter mon conseiller en habillement, préparer mes leçons, peaufiner mes techniques en danse, faire ma méditation, développer un Mindset positif , en plus j'ai une session en ligne avec ma psy, je dois faire les courses sur Point.com, actionner l'ouverture de la trappe de la chatière, régler le chauffage et les lumières connectés en Bluetooth , mettre en route le sèche-linge en ligne et j'ai un apéro virtuel à 20h suivi d'un coaching pour éduquer les enfants, en ligne évidemment.

Donc non, je ne peux pas me passer de mon Imachin ! Tu ne peux pas comprendre, Mamie, tu as 100 ans. De ton temps tout était plus facile, il n'y avait pas tout ça à faire, vous aviez le temps. »ajouta Marie du haut de ses 50 Ans. »

~ « Détrompe toi ma chérie. De mon temps...

Il fallait aller dans des magasins différents pour faire les emplettes en fonction des produits que tu voulais acheter, repriser les chaussettes lorsqu'elles étaient trouées, raccommoder les pantalons déchirés, étendre le linge mais on était déjà bien content de pouvoir le laver en machine. On allait même chez le cordonnier faire ressemeler nos chaussures qui duraient des années. Les bottins pages jaunes et pages blanches trônaient dans le salon près du téléphone fixe.

Le téléviseur ne possédait que trois chaînes. On regardait récré A2 le mercredi, c'était le début des dessins animés japonais : Goldorak et Candy. Le soir les grands commentaient l'arrivée de François Mitterand au pouvoir. Le plastique commençait à envahir nos vies avec les réunions Tupperware et ainsi que les tabourets coniques orange, blancs ou marron.

Les fruits et légumes étaient vendus en vrac, le jambon découpé à la demande. Les kiwis n'étaient pas encore connus en Europe.

On partait en vacances en Renault5. Il fallait 6h pour relier Paris à l'Auvergne car il n'existait que très peu d'autoroutes. On s'arrêtait dans les bois pour la pause pipi et faire un pique-nique. Pas de ceintures de sécurité derrière et pas non plus d'appuis-tête. Tout juste un autoradio et un cendrier en série. Les restaurants et les bars étaient saturés de fumées de cigares et de cigarettes.

Les dîners en familles s'éternisaient le dimanche. Les grands-parents nous gardaient pendant les vacances, ils avaient du temps pour nous.

Nos bouches pleines de caries, étaient remplies de plombages.

À l'école, les garçons jouaient aux billes et les filles à l'élastique ou à la corde à sauter.

Il n'y avait qu'une seule pédagogie, la même pour tout le monde.

Les profs avaient toujours raison, nous mettaient au coin si l'on était pas sage ou bien un coup de règle sur les doigts. Les parents ne disaient rien. C'était comme ça.

On faisait une activité sportive, souvent gymnastique ou football ou on jouait dans la rue en équipe, on faisait des courses de patin à roulettes.

Balavoine et Coluche essayaient de réveiller les consciences et d'œuvrer pour la solidarité. On allait voir le départ du Paris-Dakkar à Versailles.

Après la pilule est venue la loi sur l'IVG. La place des femmes évoluait

On a eu aussi les années SIDA, la montée du chômage, touche pas à mon pote, les restos du cœur, la famine en Éthiopie, la mondialisation, la guerre froide, le nucléaire, la course au pétrole, les 1<sup>er</sup> marées noires.

Avec les copines, on s'écrivait de longues lettres pendant les vacances. On prenait le temps de choisir le papier, le stylo plume, la cartouche d'encre et de s'appliquer avec notre plus belle écriture. Puis on attendait le courrier pendant des jours guettant le facteur. On faisait collection de timbres que l'on s'échangeait. Papy avait un petit jardin qu'il fallait cultiver. On prenait le temps de préparer à manger avec Mamie. Les pelures et restes de victuailles étaient donnés aux cochons des paysans voisins, les croûtes rassemblées pour les poules. S'il faisait trop froid on mettait une brique à chauffer dans la cheminée et on la glissait dans notre lit 15mn avant d'aller se coucher.

On regardait le ciel pour voir le temps qu'il allait faire. On avait la tête en l'air.

Peut-être as-tu raison, on avait du temps, et peut-être que l'on en faisait moins, mais on prenait le temps et on le faisait bien.

C'était loin d'être parfait.

Je suis la der des der de ma génération et j'enchaîne les conseils en slow attitude, éco -responsabilisation, recyclage, etc...mais sur la toile bien sûr !

Joséphine Vernon-Leguédèc

## Défi du jour 8 : Les années 60

Il y a 100 ans, j'avais 10 ans, et du haut de mes frêles années, je peux encore, autant que mon fonctionnement neurologique me l'autorise, témoigner des événements que j'ai retenus tout autant qu'une certaine façon de vivre au cours de ce vingtième siècle.

La mort du Général de Gaulle, en 1970, fut un véritable tsunami dans le contexte politique de l'époque ; le Général de Gaulle, tour à tour vénéré ou détesté, symbole de la libération de la France autant que d'un autoritarisme devenu insupportable pour un pays qui ne rêvait que de s'émanciper. Des obsèques nationales, des personnalités de tous les pays affluaient à Colombey les deux Eglises, des hommages de toute une nation et un deuil national qui dura plusieurs jours.

Quelques temps auparavant, les événements de mai 68 éclataient, « sous les pavés, la plage » la Sorbonne était occupée nuit et jour, les corps et les cœurs se déliaient, la révolution sexuelle était en marche, la loi Neuwirth allait enfin permettre aux femmes d'accéder à la contraception. Mai 1968, de mémoire d'enfant, fut une époque incroyable. Régulièrement, on entendait à la radio le présentateur annoncer « Caen, ville coupée, Rennes ville coupée » ce qui signifiait que l'essence allait manquer, les provisions aussi, un climat insurrectionnel s'étendait dans toutes les villes. Ce fut une époque déstabilisante et qui en effraya plus d'un.

Puis ce désordre urbain, ces révoltes de rue cessèrent, et des prouesses technologiques xvirent marquer la population française, fascinée par l'évènement le plus marquant de mon époque : les premiers pas de l'homme sur la lune ; nous avons pu assister en direct dans la nuit aux premiers pas de Niels Amstrong sur la lune, prononçant ces quelques mots qui résonnent toujours en moi : « un petit pas pour l'homme, un bon de géant pour l'humanité. »

Notre vie quotidienne s'écoulait avec le souci du travail scolaire bien accompli, et l'économie de chaque chose ; la deuxième guerre avait laissé des traces, un bout de ficelle, un bout de savon, rien n'était jeté, l'on gardait tout « au cas où ».

A l'époque, on allait « à l'épicerie », les grandes surfaces n'existaient pas, les bouteilles en verre étaient consignées. Les balances électroniques étaient inconnues, l'épicier calculait tout de tête, prix au kilo, ramené au poids qu'indiquait l'aiguille de la balance. Les bocaux en verre avec leurs couvercles en bakélite rouge trônaient sur les rayons. A l'époque, le rythme était plus lent. Le temps passait en douceur, chaque saison apportait son lot de menus plaisirs : l'hiver, la télévision en noir et blanc ; Catherine Langeais ou Denise Fabre présentaient les programmes, annonçant histoires sans paroles, Ivanoë, Thierry la Fronde, cinq colonnes à la une...

L'été, on collectionnait les points des stations Fina, pour gagner une bouée et un matelas Fina pour des vacances au bord de mer. La fin de l'été annonçait la rentrée des classes, on taillait les crayons qui avaient servi l'année d'avant, on cousait nos prénoms et noms sur nos blouses en tissus, éloge de la lenteur et de l'économie.

L'automne on allait ramasser des marrons, que l'on faisait cuire dans des poêles à trou dans l'âtre

La fin de l'été annonçait la rentrée des classes, on taillait les crayons qui avaient servi l'année d'avant, on cousait nos prénoms et noms sur nos blouses en tissus, éloge de la lenteur et de l'économie.

Puis tout s'est transformé rapidement : plus de consignes, de téléphone fixe, de télé en noir et blanc, la consommation de masse allait nous envahir, le formica devenir ringard. La publicité allait prendre toute sa place pour nous dire quoi acheter, quand et comment. La consommation de masse et l'épuisement des ressources naturelles étaient en marche.

Jeanne Léo

Calendrier de l'avent de l'écriture ; Défi N°8

---

## Matin d'hiver

---

*Ce matin d'hiver 1960 nous avons embarqué très tôt dans la voiture de mes parents. Il fait froid et dans la voiture nous avons une couverture sur les genoux pour nous protéger. Hier toutes nos affaires sont parties dans un grand camion : on déménage ! Je ne comprends pas bien pourquoi mais c'est à propos du travail de mon père. Au bout d'une éternité « On arrive, dit Maman, la maison est à la sortie de village »*

*On traverse la place du village. La rue est bordée de champs, d'une ferme, d'un hangar. Il n'y a pas de trottoir sur le bord de la route. Tiens encore des maisons ? La voiture hésite, s'arrête, recule un peu, roule à nouveau. Le moteur cesse son vrombissement. On nous ouvre les portes arrières de la voiture. Il fait encore plus froid.*

*Sur le côté il y a un petit portail en fer. Papa sort un trousseau de clés de sa poche, miraculeusement elles ouvrent la porte. Elle grince, On entre. Papa et Maman avancent à pas comptés regardant à droite et à gauche comme si ... ? Je tiens mes ours au plus profond de mes bras, cela me rassure.*

*Depuis l'entrée du jardin la maison est invisible. Pour le moment un vent glacial nous transperce, il tombe même du grésil. Au bout de l'allée la maison se dresse, toute droite, face à nous. Une grande façade austère agrémentée de quatre fenêtres. Elle nous surplombe, je la trouve lugubre, elle m'écrase. Le seuil est au sommet d'un escalier qu'il faudra grimper.*

*Derrière la porte d'entrée c'est le hall de la maison. Immense comme une cathédrale, encombré d'une multitude de cartons, il dessert l'ensemble du rez de chaussé. Et en se faufilant, on atteint le large escalier menant à ma chambre, annonce Maman. Comme si la journée n'avait pas été suffisamment longue, il faut encore monter ces hautes marches pour atteindre l'étage. Il fait sombre, je sens le froid et l'humidité m'envahir. Comme le hall le pallier est grand à se perdre en le traversant. Dans le fond, à gauche, la cinquième porte est entre-ouverte. Un pâle rayon de lumière venant de dehors la signale ; c'est irréel.*

*« Vas-y, c'est ta chambre » me répète-t-on. Incrédule, prudent, j'y vais quand même. C'est une pièce ; pas ma chambre ça ! La preuve, il n'y a même pas mes photos au mur ! Un lit ressemble étrangement à celui de la rue d'Avon. Cela peut-il être le mien ? Pas normal tout ça. Drôle de maison, d'ici à ce qu'elle soit hantée ?*

*De la fenêtre je regarde la route, la voiture est garée là. Il fait de plus en plus sombre. L'atmosphère est réfrigérante malgré le bol de soupe aux navets : beurk ! J'aime pas la soupe aux navets mais ça réchauffe, soit disant, me répète-t-on. Papa a fait chauffer des briques en terre dans le four de la cuisinière à charbon. C'est le moment d'aller se coucher, on monte en procession par le grand escalier.*

*Je me glisse dans ce lit qui ressemble au mien, Là où la brique est passée, c'est tiède ou chaud, à côté c'est frais ou froid. En plus des couvertures j'ai un édredon et un couvre pied. Tout est tellement bizarre ici ! La nuit s'est écoulée, une clarté émane de la fenêtre.*

*Bien enfui sous l'édredon, la tête dans les plumes de l'oreiller, Tout vas bien pour le moment.*

*J'entends des pas. A demi endormi, à demi réveillé je reste vigilant. Une main effleure les quelques cheveux qui dépassent de l'oreiller et de l'édredon « Debout, dit une voix délicate, c'est l'heure de se lever ! » Ouf ce n'était que ça. Je bouge, me retourne. J'ouvre une paupière, puis l'autre. Tout semble calme. J'écarte un peu couvertures et édredon. Je lève la tête de cet oreiller si doux, si confortable. Je suis saisi par l'air glacial du matin qui pénètre par mes narines, se reprend dans ma gorge et envahit mes poumons. Je frémis de tout mon être et laisse mes ours bien au chaud.*

*Progressivement c'est une main, un bras, une jambe qui sortent des couvertures. Je pose un pied sur ma carpe d'ordinaire si douce, si accueillante, Non ! J'ai l'impression de mettre le pied sur un immense glaçon. Je vais quand même à la fenêtre pour voir la rue, mais... Je ne vois rien, je ne vois rien. La fenêtre est occultée. Il n'y a pas de volet mais je ne vois rien ! Cette maison n'est vraiment pas normale !*

*Une épaisse couche de givre recouvre les vitres de la chambre. L'humidité extérieure et la température négative se sont alliées. Cela fait comme les vitraux des cathédrales, sans couleurs, en nuances de blancs. Cette maison austère me réservait une surprise.*

*Sur la vitre cela fait comme une frise, une succession d'arabesques, En fait je perçois la lumière du jour qui joue avec les cristaux glacés. Étonné, surpris, je trouve cela joli. Glaçant mais joli. Ce sera mon spectacle matinal de tous les hivers, mon ravissement quotidien.*

*Jamais le même. Parfois un feuillage exubérant... des foliacées exceptionnelles et improbables, Une autre fois simplement des spirales qui s'entrelacent, plus rare un paysage de montagne ou simplement des collines. Chaque jour une découverte, mais parfois cela ne représente rien. Ce n'est qu'une couche de givre égale et uniforme. Alors je prends les choses en main. Avec l'ongle je trace un dessin au grès de ma fantaisie.*

*Quel plaisir de sentir le froid sur le bout de mon doigt, entendre ce délicat crissement du givre qui s'effrite sous mon ongle. Une subtile mélodie qui s'écrit sur la vitre gelée, l'évanescence poétique d'un matin glacé*

*Le temps, les années ont passé. Aujourd'hui, ma chambre est mansardée. Beaucoup plus froide que les autres pièces de la maison. Les matins d'hiver je vais à la fenêtre, je passe mon doigt sur la vitre, mais rien. Avec le double vitrage elle est juste fraîche, rien de plus, dommage, c'était sympath de jouer avec le givre.*

Laurent

## Défi du jour 8 :

Supposez que vous ayez 100 ans et que vous soyez l'une des dernières personnes à pouvoir témoigner de ce qui se passait à l'époque où vous étiez enfant. **Décrivez ce qui existait, ce qui se passait en France ou dans le monde, les avancées technologiques et objets du quotidien aujourd'hui disparus, les crises et les événements marquants, etc...**

- Mamy ! Racontes-moi encore ! Quand tu étais jeune, c'était comment ?
- Ah tu es curieuse, toi, c'est bien ! Qu'est-ce que tu veux savoir ?
- Les ordinateurs ! Comment tu faisais quand il n'y en avait pas ?
- Ah mais il y en avait ! Mais c'était le tout début. Mon père avait acheté un des tous premiers Macintosh. C'était la bagarre entre Steve Jobs et Bill Gates pour conquérir le marché, je me souviens avoir été à un des premiers salons informatiques à Bruxelles, c'était immense et je n'y comprenais pas grand chose mais ça me fascinait. C'était aussi le début des jeux vidéos et il fallait charger des cassettes et puis des disquettes pendant parfois une heure avant de pouvoir jouer. Je me demande comment vous feriez, vous êtes tellement habitué à ce que tout aille vite.
- Comment c'était l'école ?
- Oh je ne crois pas que ça ait beaucoup changé depuis. Ma foi, j'ai un bon souvenir de l'école, j'aimais apprendre mais je m'y ennuyais souvent. J'ai passé beaucoup d'heures à écrire pour avoir une belle écriture et une bonne orthographe. Vous apprenez encore ça l'orthographe en classe ?
- Un peu.. les ordinateurs corrigent nos fautes alors on y passe pas trop de temps.
- Et vous lisez ? Qu'est-ce que j'ai en lu des livres et fait des dissertations.
- On a une liste de livres à lire pendant l'année mais c'est barbant parce qu'on est obligé. Enfin, ça dépend des histoires.
- C'est dommage. Mais bon, c'est comme ça, les choses évoluent.
- Mamy, on se fait un selfie toi et moi ? C'est pour envoyer à maman.
- Mais oui ma chérie, bien sûr. Viens près de moi

....

- Regarde Mamy, elle te plaît la photo ?
- Oh mon Dieu ! Mais oui, c'est super ma chérie. Tu vois, quand j'avais ton âge, cela n'existait pas un gsm. Nous avions un téléphone en Bakélite à la maison. Il était noir et était relié par un fil au réseau téléphonique. Quand je téléphonais à une amie ou un amoureux, j'étais obligée de passer l'appel dans le hall d'entrée de la maison, où tout le monde pouvait passer et m'entendre. Toi aujourd'hui, tu peux appeler de n'importe où et même faire des photos avec ton appareil. Pour les photos, on avait un gros appareil très lourd. On faisait développer la pellicule chez le photographe et on attendait avec impatience le moment de découvrir si elles étaient ratées ou réussies. Et pas moyen de les recommencer évidemment, tu t'en doutes.
- Vous deviez beaucoup attendre, on dirait.
- Oui peut-être. Et toi, ne dois-tu jamais attendre ?
- Oh si ! Et je n'aime pas ça ! Quand j'ai envie de quelque chose ou une idée, je veux que ça arrive vite ! Mais parfois, ce n'est pas possible. Maman me dit souvent qu'il me faut apprendre la patience.
- Oui, je comprends. Tu y arriveras, j'en suis certaine.
- Mamy, comment il était le monde quand tu étais petite. Il y avait aussi des guerres comme maintenant ?

- Hélas oui. On parlait beaucoup de la guerre du Vietnam à la télévision, même après qu'elle se soit terminée. Parlons d'autre chose, veux-tu ?
  - Ah vous aviez la télé ? Papa et maman hésitent à la revendre. Ils disent qu'internet suffit.
  - Oui, nous avions la télévision et le soir, toute la famille se retrouvait le soir devant le film que je ne voyais jamais en entier car je devais aller dormir à 21h et je regardais parfois par le trou de la serrure de la porte de ma chambre qui donnait juste sur l'écran. Le samedi soir, sur Antenne 2, nous regardions l'émission de variétés de Michel Drucker 'Champs Elysées' et le dimanche soir, sur la RTBF, c'était « le jardin extraordinaire » animée par Arlette Vincent. Que de bons souvenirs !
  - Chez nous, le soir, chacun fait ce qu'il aime. On va parfois visiter un musée tous ensemble le week-end. Mais moi, j'adore la musique et danser ! Tu veux que je te montre ?
  - Moi aussi, j'aime la musique. Vas-y, montre-moi... mais tu fais les pas de Michael Jackson !
  - Oui, tu le connais !
  - Mais bien sûr ! Je me souviens encore de la sortie de son album « Thriller ». Je l'ai écouté en boucle pendant des heures, sur le tourne-disque de mes parents. Nous n'avions que des disques vinyles. Puis, j'ai eu un des premiers Walkman.
  - Walkman ?
  - Walkman.. un lecteur de disques compacts portatif. Je pouvais écouter mes disques partout où j'allais, avec un casque sur les oreilles.
  - C'est quoi un disque compac ?
  - Compact. On dit aussi Cédé. C'est un disque de cette taille-ci. Environ 10 cm. Plus petit que les disques vinyles, il prenait moins de place. On pouvait facilement les emporter avec soi et les écouter dans la voiture par exemple.
  - Moi, j'écoute ma musique sur mon téléphone. On a un abonnement pour toute la famille et je peux écouter tout ce que je veux.
  - Oui, ça doit être très pratique. Autant de choix. Tu arrives à choisir facilement ?
  - Oh j'écoute finalement toujours les mêmes choses mais l'appli me propose des nouveautés et je découvre parfois des chouettes trucs.
  - Des trucs... oui, je comprends, ma chérie. La vie évolue sans cesse et on s'adapte, n'est-ce pas le propre de l'homme, de toujours chercher à améliorer son quotidien.
  - Je ne sais pas. J'aime bien venir te voir Mamy, avec toi, le temps s'arrête.
  - Merci ma chérie. Tiens, que penses-tu de nous mettre un morceau de Michaël Jackson ? ça me rajeunira un peu.
  - Bonne idée !
- .....
- Heal The world ?
  - Excellent choix ! Merci ma chérie, je t'aime.
  - Moi aussi, Mamy, je t'aime.

Laurence Legrand

[www.Laurence-legrand-auteur.com](http://www.Laurence-legrand-auteur.com)

## Défi 7

de Lucie Korti

### **J'ai 100 ans. Et quand j'étais enfant, il se passait ça :**

- Les cassettes de magnétophone qu'on rembobine avec un crayon de bois,
- les boulettes de papier lancées dans le dos du prof, avec un stylo bic jaune,
- le karting de mon frère,
- le buvard rose,
- les cahiers d'école avec la date du jour que l'on inscrivait avec beaucoup d'application en haut d'une page,
- les traits tracés à la règle,
- les divisions posées,
- les équerres et les rapporteurs, ah si, peut-être que ça existe encore ça,
- les images bon point distribuées par la maîtresse,
- les récompenses de la maîtresse (des bonbons!),
- le bisou du matin et du soir donné par la maîtresse de CE2 à tous ses élèves,
- les jeux de la récréation, marelle, élastique, billes,
- les francs,
- les bonbons à 2 centimes achetés chez la boulangère du village,
- le pain de 4 livres,
- le mercredi entier sans classe,
- le bibliobus, (le paradis),
- les piqûres faites à l'école, à la chaîne, (l'angoisse !)
- se lever du canapé pour éteindre la télévision,
- la brioche et le chocolat chaud du 11 novembre,
- les chiens furieux d'être attachés à une chaîne,
- les vaches broutant paisiblement dans leur pré,
- la peur du loup, sauf pour quelques-uns,
- la peur du gendarme, pour tous !

Il se passait ces choses quand j'étais petite, et bien d'autres encore...

Cette nuit, j'ai rêvé de moi.

Dans un monde où j'étais encore quelqu'un. Où je pouvais courir, et marcher surtout. Dans les jardins de la résidence, dans les allées, les couloirs, la plage, les rues, tête haute, la sangle du chapeau de paille sur le cou, flanquée de mes copines, à vélo, les genoux rouges et le nez au vent, hurlant, le visage dans le ciel, insouciant.

Alors au réveil, j'ai pris la décision de ma vie. Enfin, des jours qui passent et que je n'habite plus. Bref, j'ai alpagué la fille de salle, elle m'a l'air énergique et il paraît qu'elle a les yeux verts. Vert comme le printemps qui invite le feuillage à renaître, vert comme la pelouse, vert avec du rose comme ma robe d'été, vert... Bon, rebref, je l'ai mandée de trouver un magnétophone. Comme celui du Noël de mes dix ans. Avec une cassette dedans et son micro. Pour enregistrer mes souvenirs. Enfin, à mon âge, faut pas se mentir, c'est surtout pour les écouter quand ils m'auront quittée.

J'enclenche le bouton, pfff. D'accord, je fais enclencher le bouton, l'arthrose me grignote les extrémités. Et hop, je branche le micro. Quelle aventure!

«Voilà, je m'appelle Myriam et avant d'avoir cette voix de momie, j'étais une jolie fille, enfin une nana potable, mais non, je ne vais pas parler de ma vie. De l'avoir vécue me suffit. Je m'en vais plutôt raconter comment c'était, la vie d'avant. Parce que j'ai entendu de tous temps les gens autour de moi évoquer leur époque en se plaignant de la nouvelle. Ce n'est pas qu'ils aient tort, seulement ils sont restés attachés à leurs meilleurs souvenirs, ceux de leur enfance.

On dit que le temps passe vite. Dans les années soixante, ça fait un bail je sais, la vie prenait le temps de s'écouler. Il y avait des horaires pour chaque chose, l'école, le travail, l'heure du goûter, le passage du charbonnier, du livreur de poissons, les repas, le jour des courses, les jours de fête, les lessives à la main, le poulet du dimanche, les sous-vêtements placés sur la chaudière, les divisions qu'il faut refaire, la couture et le feuilletton du soir, le potage avec les légumes qui flottent, la fumée de pipe sous la porte du pépé après le déjeuner, les devoirs apportés à la maison quand on est malade, le rami du jeudi, la messe sans nous.

On avait tout le temps du temps. De rêvasser, beaucoup. De s'ennuyer, souvent. Ce n'était pas si mal de ne rien faire. S'allonger sur un tapis et regarder ses pensées au plafond. Assise dehors à deviner les petits espions dans l'herbe. Je n'étais pas encore inscrite à la danse, à l'atelier de poterie, au patronage le mercredi. Il y avait le coloriage et la pâte à modeler, la corde à sauter et les poupées à occuper. Et surtout il y avait la lecture, incontournable. Dans des vrais livres en papier. C'était les livres illustrés des Castors, la collection Rouge et Or, la Rose et la Verte pour les grands. Il y avait les livres du grand-père, dans la bibliothèque en verre reliés cuir avec le titre doré. Et comme j'étais souvent alitée, j'avais droit à la blédine au chocolat Jacquemaire ou la crème de marrons Faugier pour accompagner mes voyages.

Sans le savoir, on cultivait nos madeleines de Proust et on grandissait avec les citations. La poire aura éternellement le goût du jardin de ma grand-mère, comme je n'ai jamais retrouvé la saveur du jaune coulant de l'oeuf à la coque, ni du poulet rôti accroché à ses os, ni de l'odeur dans les maisons qu'on a quittées. On nous rabâchait qu'il ne fallait pas «mettre la charrue avant les boeufs», qu'il est aisé de «voir la paille dans l'oeil de son voisin plutôt que la poutre qui est dans le sien», que tout compte fait «plaie d'argent n'est pas mortelle» et finalement qu'«à chaque jour suffit sa peine».

Les anciens étaient reconnus. Pour leur savoir d'abord puisqu'ils avaient le privilège de l'expérience. On les écoutait, on les observait surtout, ils étaient avares de mots et nous, les mioches, on leur tournait autour dès qu'il s'agissait de faire des crêpes ou de fabriquer un sifflet. Dans le silence et leurs mains, nos yeux apprenaient. On ne parlait pas encore de transmission mais ça en avait tout

l'air. Et puis, on les gardait à la maison quand ils se sentaient usés. Il n'était pas rare dans les campagnes de les voir s'occuper du feu et du poulailler. La mort venait dans le sommeil souvent, ça ne surprenait personne. Ensuite, on les veillait avant de les enfermer dans leur cercueil et les emmener vers leur dernière demeure. On y mettait beaucoup de fleurs, des vraies, et parfois on les pleurait longtemps. Le soir, certains les racontaient, et si on n'avait pas trop de photos, les mots allaient à la pêche aux souvenirs, ça faisait des jolies histoires qu'on se transmettait en arrangeant un peu.

L'école était celle du savoir. Le maître ou la maîtresse nous paraissaient des savants, on apprenait le respect et un peu d'humilité, beaucoup de discipline et on n'en souffrait pas. De reste, on était fiers de nos cartables pesants, de notre tablier propre chaque jour, des bons points âprement gagnés, de réciter à haute voix devant la classe, de savoir que la moule aussi a un manteau, et d'effacer le tableau à la fin de la journée. On avait nos jours gris aussi. Quand on devait porter le bonnet d'âne devant les copains. Les fois où on avait râté la composition de calcul à cause de ces fichus robinets, celle où tous les copains étaient en jean sur la photo de classe et que votre mère vous avait imposé un pantalon à carreaux qui gratte, en plus.

Bien sûr, on avait la valeur de l'argent, du sou gagné, du bas de laine planqué sous le matelas, des étrennes qu'il fallait placer sur la caisse d'épargne une fois l'an. On préférait la tirelire en cochon, on décapsulait son ventre pour accéder aux pièces et se remplir les poches de bonbecs. Pour un franc, t'en avais pour tous les copains, tu gagnais ta popularité de la semaine. L'argent était encore un moyen, on avait des rêves et tant pis si ça prenait toute la vie pour s'offrir un pavillon avec la télé dans la salon, la radio dans la cuisine, un chien, un portique à balançoires dans le jardin, une voiture comme celle de la réclame placardée sur le mur d'en face et un manteau en poil de bête pour l'épouse qui mourait d'envie de parader devant le grand miroir du placard de la chambre.

C'est qu'on avait moins le choix aussi. Du coup, on ne perdait pas de temps à se poser des questions. C'était finalement plus facile de savoir ce qu'on voulait. Il n'y avait pas trente six mille possibilités. Tu avais genre trois marques de beurre, une d'oeufs, pareil pour le lait, les biscuits occupaient une seule rangée et pour les produits d'entretien, on s'économisait facilement tout un placard de cuisine. La mode, c'était une question d'argent. Tu t'offrais du Cacharel si t'en avais les moyens, pas de découvert en banque, on vivait avec ce qu'on avait.

Les détaillants avaient le vent en poupe. Tu te rendais à l'épicerie du coin avec une liste et t'avais intérêt à savoir recompter ta monnaie. Tu faisais la queue chez le boucher pour deux morceaux de viande mais on ne te comptait pas le spectacle de la découpe qui valait son pesant d'or. Avant de parvenir chez le boulanger, tu t'entraînais à réciter sur le chemin « bonjour, une baguette moulée pas trop cuite s'il vous plaît », remettre soixante dix centimes dans le ramasse-monnaie sur le comptoir et « merci au revoir madame ».

C'est vrai, on causait pas trop. Chez les grands-parents, ça parlait utile: «passe-moi le poivre. Quand est-ce qu'il passe le ramoneur? Et tu savais que la Micheline elle fréquentait? Si si, un gars de la coopé. Faudrait pas qu'il lui fasse un polichinelle dans le tiroir avant la bague au doigt.» Bon d'accord, c'était beaucoup des commérages. Les pipelettes, elles s'asseyaient sur le pas de leur porte et vous arrangeaient avec des politesses que vous saviez plus comment vous en dépêtrer. A Paris, le nombre faisait l'anonymat, mais on s'arrêtait parfois pour discuter avec un pauvre gars assis sur le trottoir, qui demandait une pièce pour manger et pour son chien.

Les souffrances on les taisait, ça se fait pas de parler de ces choses-là. Les sentiments, on les gardait dans son poing fermé et on les sortait pour les grandes occasions. Pour dire «je t'aime» comme dans les westerns en noir et blanc par exemple. C'était l'époque de la pudeur, celle du corps et aussi des mots. Quand on a découvert ces deux-là, on s'est mis à voir partout des filles dévergondées et des

garçons grossiers. On ne savait pas écouter non plus, mais qu'aurait-on fait de ces confidences, du mal-être, du silence, des douleurs tapies? On parlait alors de sadique, pas de pédophile. Ces gens-là habitaient les bois, on ne les rencontrait pas à l'église ni sur le chemin de l'école. Et si ça arrivait, on y était forcément pour quelque chose. Moi je dis que le malheur, c'est lui qui vous trouve.

La femme a mis tout le siècle dernier à s'émanciper et ce n'est pas gagné. Elle gagne du terrain sur de nombreux domaines mais quel pourcentage cela représente-t-il à l'échelle mondiale?

Il y a eut bien du changement depuis ma naissance. Désormais, l'argent contrôle tout, c'est le nouveau dieu et il fait davantage d'émules dans sa paroisse que ses prédécesseurs. Avec internet, le monde entier est à portée de vue et de mots. Si on m'avait dit qu'un petit écran modifierait la façon de vivre des gens, leurs pensées, leurs projections, leurs humeurs et leurs émotions, je l'aurais probablement cru. C'est que depuis l'invention de l'électricité, le progrès ne cesse de s'exponentialiser.

Néanmoins, même si le monde avance et j'ai parfois l'impression que sa progression va dépasser la simple échelle humaine, il reste des choses qui ne sont pas prêtes de changer. Comme par exemple, les familles vont continuer de se réunir à Noël avec leur dinde et leurs non-dits. Et puis la vie sera toujours aussi courte auprès de ceux qu'on aime.»

Myriam

Défi n°8 – Vous avez 100 ans...

Ma chérie,

Ne m'en veux pas ! s'il te plait, ne m'en veux pas de t'appeler « Ma chérie ! ». Je sais que tu as toujours détesté que je t'appelle de la sorte. « But for once in my life, let me get what I want, Lord knows it would be the first time ».

Ma mère m'appelait « mon chéri » et je ne lui en ai jamais fait le reproche. J'accueillais ce mot d'amour auquel seules les Mamans attachent une authentique importance. « Rien ne remplace l'amour d'une mère pour son fils » m'avait elle confié la veille de son meurtre, le 1 octobre 2010. Et combien d'autres « mon chéri » elle aurait pu prononcer, que j'aurais reçu avec la même joie.

Alors, ma chérie, ce sera peut être la dernière fois que je te le dirais, pardonne moi d'exprimer ce sentiment naturel d'un père pour sa fille mais si ce n'était qu'un simple sentiment, je le tairais.

Je le dis avec la plus grande solennité car les choses rares ont de la valeur. Ne m'en veux pas de t'en vouloir un peu de ne m'avoir pas appelé plus souvent « Papa ». Au-delà du statut, c'est de lien privilégié dont il s'agit. Qu'il était doux d'entendre ce mot dans ta bouche, mot qui, du coup, revêtait un caractère exceptionnel. Merci ma chérie.

Tu dois te demander pourquoi cette lettre. Je ne t'ai jamais écrit. Ce n'est pas que l'envie me manquait ou par paresse. En fait, je me représentais recevoir une lettre de ma Maman.

Inversement proportionnellement, autant mon amour pour elle était grand, autant je détestais recevoir du courrier d'elle. Je n'arrivais, qu'à grande peine, à déchiffrer son écriture digne des médecins les plus hermétiques et, par voie de conséquence, antipathiques surtout aux yeux des pharmaciens, et aux nôtres bien davantage.

Alors, pourquoi ? me diras tu, transgresser cette loi ?

Quand Papi et Mamie ont disparu, j'ai ressenti une immense frustration en plus d'une immense tristesse. La deuxième est passée avec le travail de deuil. La première est impossible à surmonter.

Cette frustration c'est le constat amer de ne pas en avoir su davantage sur eux. Autant j'ai eu l'occasion d'enregistrer 2 bonnes heures de conversation avec ma grand-mère en profitant d'aller prendre le thé chez elle, autant je n'ai pas réalisé ce travail de mémoire avec mes parents. Peut être pour exorciser leur disparition et maintenir à distance la grande faucheuse. On pense à l'immortalité avant tout pour les autres et pas pour soi-même, car l'éternité, ça doit être d'un chiant à mourir.

Aussi, quand je me suis posé la question de la mémoire et de sa transmission, j'ai exhorté mes parents à essayer d'écrire. L'idée de leur faire raconter leur vie et leur jeunesse ne m'était pas apparue « urgente » bien que Maman souffrait d'un début d'Alzheimer, affectant plus la mémoire à court terme qu'à long terme. Par manque de temps aussi, on est pris dans les tourbillons de la vie qui nous entraînent loin de l'endroit où on voudrait se poser.

Ce rapport à la mémoire a toujours été vital pour moi. Comme le Petit Poucet qui sème des petits cailloux derrière lui pour pouvoir retrouver son chemin plus tard.

Jeune Papa, j'ai ressenti un sentiment étrange avec une névrose naissante, celle que tu ne te souviennes jamais de moi si je devais disparaître « plus tôt » que prévu.

Aujourd'hui, je fête mes 100 ans. Sentiment du devoir accompli. Je pense que tu as suffisamment engrangé de souvenirs de moi, de nous. Avec le regret que tu ne m'aies jamais posé de questions sur mon enfance, sur qui j'étais – ce que j'aimais – ce que je détestais et simplement à quoi ressemblait mon époque. Tu n'as jamais fait montre de curiosité. Comment te le reprocher totalement puisque tous les enfants de ta génération Z ont été absorbés, phagocytés par les objets connectés, la modernité technologique, vous coupant du monde réel, ce monde dont vous avez hérité bien malgré vous et qui est en train d'agoniser.

Aussi, je veux écrire cette lettre, sorte de testament philosophique, car si le monde est en train de disparaître, cela me désespère au plus haut point. Ma pauvre chérie, quel héritage vous a-t-on laissé ? Vous qui allez essayer de sauver la planète, ce merveilleux objet stellaire naviguant dans le vide sidéral.

Moi, comme on dit, j'ai fait mon temps. Et je me souviens des dernières paroles de ma grand-mère, âgée de 104 ans qui, hospitalisée suite à une fracture du col du fémur, allongée sur son lit, vivait ses dernières heures. Comme j'essayais de l'alimenter avec une compote, elle plongea ses yeux d'un bleu profond dans mon regard, repoussa ce que je lui tendais avec ses deux petites mains graciles et susurra d'une voix à peine audible : « trop c'est trop » avec son petit sourire entendu.

Elle me rappelait les oisillons tombés du nid que je récupérais à terre lorsque j'étais enfant et que je tentais désespérément de faire vivre en leur faisant ingurgiter une boulette de pain imbibée de lait.

Je croyais naïvement encore que la Mort pouvait être domptée par notre simple volonté. Quelle illusion ou plutôt quelle amère désillusion.

Alors, aujourd'hui, je n'ai plus peur d'elle. Elle m'est devenue une compagne fidèle et attentionnée après toutes ces années.

Je ne savais pas qu'ELLE existait jusqu'au jour où j'ai croisé la dépouille d'un chat écrasé par une voiture. Je devais avoir 5 ans. Cette vision effroyable marqua mon esprit. Ce fut ma première rencontre Amoreuse. A distance.

Puis, elle chercha à se rapprocher de moi, me faire sentir qu'elle était bien là, pas loin, si proche de mes proches. A l'époque, les ceintures de sécurité n'existaient pas. On comptabilisait près de 14 000 morts chaque année sur les routes.

Les voitures n'étaient pas sûres, Dauphines, 2 CV, R12, R16. Que de la tôle. Pas conçues pour protéger. Du pain béni pour Elle. Elle en a bien profité.

Elle a commencé à s'en prendre à mon frère : très souple la suspension des 2 CV. Trop dans un virage avec des gravillons. Direction le décor champêtre et quelques petits tonneaux au passage ainsi que des stigmates de sa belle ouvrage sur son visage juvénile. Pas d'airbag à l'époque mais un toit ouvrant pour prendre l'air.

Elle devint plus pressante. Courageuse mais pas farouche, elle m'a d'abord envoyé un de ses sbires en guise d'avertissement avec un cran d'arrêt, qu'il m'a gentiment planté dans le cou en me menaçant de me planter là. Pas grave mais ça laisse des traces.

Comme elle voyait que j'aimais toujours autant la Vie, elle a voulu me rencontrer pour en avoir le cœur net vers l'âge de 6 ans – un peu jeune pour une rencontre amoureuse. Mais elle peut être cougar à ses heures perdues.

Ce jour là, mon père conduisait une Dauphine. Très joli modèle. Aujourd'hui, tu dirais que c'est vintage. A l'époque, c'était le top de la modernité. Tu penses ! On avait la radio ; les GO ! Grandes Ondes : RTL, Europe 1. La bande FM vint longtemps plus tard.

L'allume cigare, sièges en cuir et le dégivrage arrière. La modernité quoi.

Bref. Question sécurité, toujours pas d'airbag.

Mon père conduisait. Je me trouvais sur les genoux de ma mère devant, à droite. La place du Mort. Quelle reconnaissance éternelle, quel honneur « ELLE » a ressenti quand on parlait de sa place à elle.

Chiffres à l'appui. Et toujours pas de ceintures de sécurité.

Je ne me souviens pas de la voiture qui nous a percutés frontalement. Mais je revois la scène juste après. « ELLE » a adoré. Mon visage en sang avait tapé le pare-brise mais pas assez à son goût. Maman avait elle aussi le visage maculé de cette peinture macabre. La MORT se délectait de cette vision. Du Tarantino tout « crashé ». Du sang et des larmes.

Ce jour-là, la Mort me dépucela. Elle réussit son coup. Se taper un petit jeune, ça l'excite au plus haut point.

En Elle-même, elle se disait : je l'aurai un jour, je l'aurai.

Elle m'a fait plusieurs piqûres de rappel histoire que je ne l'oublie pas et que je comprenne bien qu'Elle est la plus forte dans ce combat inique.

Alors, aujourd'hui, à l'âge de 100 ans, malgré ses efforts désespérés et ses viles manœuvres, je l'attends.

Et si elle croit m'avoir corrompu, m'avoir convaincu que la Vie ne vaut pas la peine d'être vécue, elle se trompe lourdement.

Certes, ma vie n'a pas été toute rose, tu le sais très bien puisque tu as partagé certains événements.

Mais, globalement, j'ai eu une vie heureuse que je souhaite te relater.

Je suis né au L....Pas à la maternité. Pas à la maison mais chez une accoucheuse. Ca se faisait beaucoup à la campagne.

Mes parents partageaient une grande maison bourgeoise avec mes grands parents. Pour rétablir la vérité, je dirais que c'est plutôt l'inverse ; de sorte que Maman ne supporta plus cette cohabitation forcée. Elle fit acte de résistance et décida qu'elle voulait son indépendance. Crime de lèse Majesté pour mon grand-père. Mon père, lui, suivit le mouvement, pris entre deux feux. Ma mère portait la culotte – expression disgracieuse et populaire mais tellement vraie. Certains diraient qu'elle était à l'avant-garde du féminisme. Moi, je dirais qu'elle était une femme moderne avant l'heure.

Aussi, j'ai toujours eu du mal avec les mouvements revendicatifs, et le féminisme en est un. Tout enfant que j'étais, mon modèle n'était pas patriarcal mais matriarcal, sans ostentation, naturellement, car les femmes sont bien supérieures aux hommes. Et quand ce n'est pas le cas, il faut leur laisser croire car elles aiment ça. Cette proximité avec les femmes, cette évidence m'a permis de me « féminiser » juste assez pour accepter comme légitime le principe d'égalité entre les deux sexes.

Pas de complexe de supériorité, pas de volonté dominatrice mais un profond respect. La femme est l'égale de l'homme.

Et pourtant ma scolarité a débuté dans une école de garçons, tenue par les frères des écoles chrétiennes – cherchez l'erreur. Ça rigolait pas tous les jours. On respectait les adultes à l'époque ! Par la force des choses, sinon on se faisait tirer l'oreille ou mettre au coin. Pas de sévices corporels, juste de petits rappels à l'ordre et à la loi.

Un scandale aujourd'hui. Mai 68 est passé par là, avec ses théories à la con, regardez où on en est. Faites l'amour, pas la guerre. Une bonne petite révolution d'enfants de bourgeois nés avec une cuillère en argent dans la bouche.

Ma pauvre chérie. Ne deviens surtout pas enseignante, tu en mourrais.

Moi, à mon époque, on travaillait en classe et on s'amusait pendant la récréation. La fin de celle-ci était notifiée par le surveillant par un long coup de sifflet indiquant qu'il ne fallait plus bouger. C'était rigolo. On se retrouvait dans des postures qui nous faisaient rire – en douce. Imagine moi un pied au sol, l'autre en l'air en position danseur de ballet, les mains en arrondi au dessus de la tête. Les petits rats. Nous étions les petits rats de l'école Albert De Mun de Nogent sur marne. Classes primaires de la 11<sup>ème</sup> à la 7<sup>ème</sup> – aujourd'hui du CP au CM2.

Au 2<sup>ème</sup> coup strident, nous rejoignons une ligne imaginaire pour former 2 colonnes par classe.

Au 3<sup>ème</sup>, nous prenions nos distances avec le camarade devant et celui à côté de nous (ça m'a bien servi pour mon service militaire, je connaissais la manœuvre).

Au 4<sup>ème</sup> coup, chaque classe montait en silence le grand escalier – Harry Potter avant l'heure.

Interdiction de faire du bruit, de rire et de parler. Nous aussi nous avons notre « Argus Rusard », vétéran des résistants yougoslaves qui avait un béret bien accroché sur sa calvitie et, le liseré de la légion d'honneur qu'il arborait fièrement à la boutonnière de sa veste. J'appris à l'aimer contraint et forcé à partir du moment où je fus dispensé de piscine pour raison médicale ; pendant que les autres nageaient dans une eau bleu chlorée, moi je nageais dans le « Bled ». Non, je n'ai pas fait l'Algérie ; suis né en 1965 et la guerre d'Algérie s'est terminée en 1962. Mais que vous apprend on à l'école !

Mon « Bled » à moi fut mon gilet de sauvetage grammatical et orthographique qui me permit de passer de « nul en orthographe » à « 20/20 ». En 2 ans. Merci. Mon « Bled » n'a pas pris une ride, même s'il n'est plus côté à l'Argus, il a une grande valeur sentimentale à mes yeux. Vous qui textotez à longueur de journée, allez donc faire un tour dans le « Bled ».

Personnellement, je n'ai jamais été traumatisé par cette pratique quasi militaire. C'était l'usage. Point barre. Et personne n'a eu le sentiment d'être martyrisé.

Les parents avaient eux-mêmes été éduqués selon ce principe qui n'avait rien d'anormal. C'était la règle. Point. Et nous ne chantions aucun chant militaire, ni de « Maréchal, nous voilà ». Des années plus tard, je découvris les écoles anglaises et leurs uniformes. Rien de choquant.

Les parents ne faisaient pas irruption en classe pour demander des comptes.

Eventuellement, ils sollicitaient un rendez-vous par le biais du carnet de correspondance. Mais ils faisaient confiance dans l'Education Nationale. Aujourd'hui, les enfants de Mai 68 ont grandi. Ils sont parents. Et commettent des erreurs bien plus grandes et ravageuses que leurs aînés. Eveiller la curiosité des enfants, c'est bien ; développer leur esprit critique aussi. Mais chacun sa place. L'enfant Roi règne en Maître absolu. Le Pouvoir corrompt. Le pouvoir absolu corrompt absolument. Notre Société est en perte de repères menacée de désagrégation. Je te souhaite bien du courage avec tes enfants. Et avec ce monde déliquescant.

Mon monde était différent. A l'âge de 8 ans, je prenais le bus tout seul. Lignes 114 ou 120 qui nous amenaient au terminus ou le 313 qui nous déposait non loin de l'école. Pas de Pass Navigo mais une carte orange que j'ai encore dans ma boîte à souvenirs.

Pas de car scolaire. Le bus que les gens prenaient le matin pour aller au travail, des « grandes personnes ». Que je regardais avec mes yeux d'enfant tout grand ouverts sur la vie et le monde. Des yeux scrutateurs et observateurs. Pas de smartphone, pas d'écrans. La vie, la vraie dans ces bus transportant des vrais voyageurs en chair et en os. Je les scannais de haut en bas, leurs vêtements, leur sac, ce qu'ils lisaient – car les gens lisaient dans le bus, dans un silence apaisant.

A la récréation, nous jouions aux billes au pied des marronniers. Agates, oeils de bœuf, marines, billes en terre, calots. Tout un arsenal.

Plus grand, vers 9-10 ans, nous jouions au foot avec une balle de tennis. Notre équipe favorite c'était l'AS Saint Etienne – « allez les verts » dont nous suivions l'épopée européenne. Des joueurs magnifiques. « Moi je suis Rocheteau », « Moi Janvion », « Moi Larqué », « Moi Lopez »... et la défaite terrible contre le Bayern à cause des poteaux carrés. « Il paraît que le match va être rejoué ». Mais point de match rejoué. Défaite et sortie définitive. C'est triste la tristesse d'un enfant qui a vécu des émotions sublimes. Et qui apprend déjà à faire un deuil de ce qui n'est pas, qui aurait pu être. Etre ou ne pas être, là est la question. A méditer sur la portée philosophique du football.

Alors on l'a refait le match. Et on l'a faite gagner l'ASSE. Et on a refait tous les matchs qu'on voyait à la télé : on s'échangeait les figurines Panini pour compléter notre album et être le premier à le terminer. Les images étaient en couleur, la télé aussi maintenant. Et une, et deux et trois chaînes. C'est le bouquet. C'était NOTRE bouquet à l'époque et il fleurait bon et quand il y avait une chaîne allumée, on ne zappait pas. On choisissait le programme de la soirée et on s'installait confortablement en famille. Pas de télé dans les chambres. Eh oui ! déçue ma chérie ? Je t'entends murmurer : mais quelle vie de merde tu as eue !

Tout le contraire en fait. Mais chacun son monde.

Après la récréation, retour en classe. Les dictées, les exercices de conjugaison. « Prenez votre Bled » - tu connais maintenant ;) – tiens un émoticône ! une belle invention, tellement plus facile pour s'exprimer...comment réduire une émotion à sa plus simple expression.

Les récitations, les fiches de lecture silencieuse, les tables de multiplication...

Une porte s'ouvrait – « le Directeur ! » - rentrait dans la classe. Tout le monde au garde à vous, d'un bond nous nous levions. Droits comme des « I ». A côté de notre pupitre sur lequel le stylo 4 couleur Bic était posé. « Asseyez-vous » ordonnait-il.

Nous savions pourquoi il était là. Jour J, Heure H, moment crucial du bulletin mensuel. Le Directeur égrenait résultats et classement.

A l'appel de notre nom, comme un ressort sorti de sa boîte, nous surgissions chacun notre tour pour recevoir qui les félicitations, qui les encouragements ou subir un démontage en règle devant ses petits camarades. Certains étaient abonnés aux premières places, les 5 premiers, toujours les mêmes – pour eux, le Graal c'était les tableaux d'honneur et images d'Epinal –

tout comme d'autres étaient abonnés aux dernières places, ceux du fond, ceux du bas fond. Drôle de forfait annuel voire pluriannuel. Au milieu, le ventre mou de la classe, ceux qui peuvent faire mieux, ou pas – dans la moyenne sans grandes ambitions scolaires. Pas mauvais mais pas bon non plus.

Une petite société en réduction en somme. Glorifiant pour certains, traumatisant pour d'autres, quoique le fait d'être habitué à être bon dernier représentait pour eux une sécurité, un vrai statut reconnu, protégeant de toute mauvaise surprise. Mauvais tu es, mauvais tu resteras. Quand ce n'était pas génétique, familialement transmissible. « Tu serais pas le frère de X ? je l'ai eu dans ma classe il y a 2 ans. Pas une flèche non plus. C'est de famille ? » ; ou dans l'autre sens avec une pointe de surprise et de déception : « ton frère était bien meilleur que toi. Prends modèle sur lui ».

Eh oui, la reproduction sociale. La consanguinité sociale. Après 68, on commence à vouloir casser cette logique implacable et à expérimenter des modèles pédagogiques novateurs, censés corriger les inégalités sociales – la lutte des classes à l'école, ça s'invente pas.

Pour parfaire cette belle éducation, ta grand-mère – qui était elle-même prof et directrice – me menaçait périodiquement, c'est-à-dire au début de chaque « échéance » trimestrielle de m'envoyer en pension – sorte de prison pour enfant pas sage - si les résultats n'étaient pas à la hauteur de ses espérances. J'y échappai...de justesse.

Aparté : Pour tout complément d'information sur mes performances scolaires et mon parcours professionnel, tu pourras consulter linked-in. Mon profil est encore visible. La photo a quelque peu changé. Malgré les opérations de chirurgie esthétique que j'ai subies. Je ne fais pas mon âge. Tout au plus 80 balais. Suis encore bankable.

De retour à la maison, nous faisons nos leçons puis on dinait avant les parents, pour leur foutre la paix après. Plus tard, comme j'étais grand, on dinait tous à 8h devant les informations. Je compris alors dans quel merdier j'avais atterri en venant au monde, dans ce monde. Je me souviens très bien de la guerre du Vietnam, premières images de l'horreur du monde. En noir et blanc puis en couleurs. La Mort, elle aime bien se parer de couleurs. Elle m'a confié un jour : ça me rend plus douce, crédible, accessible et palpable. Ça donne envie aux gens de faire pareil que ce qu'ils ont vu à la télé. Genre « Mass murder ».

Dans l'esprit des gens a-t-elle poursuivi, du sang noir, c'est pas du vrai sang. Le vrai sang, c'est rouge vermillon, rouge écarlate mais pas noir. Faut que ça bouge, que ça remue, que ça éclabousse. Ouais, la Mort elle adore.

Et ça fait peur aux enfants avant d'aller se coucher. Alors, le Dieu Télé a inventé Nounours et le marchand de sable couleur opium pour endormir les petits enfants bien sages, ceux qui font pas chier leurs parents pour aller au lit. Pour les récalcitrants, les durs à cuire, ceux qui résistent,

négocient, ceux qui voudraient bien qu'on leur lise une petite histoire avant de s'endormir, qui quémangent un peu d'amour maternel, ceux qui sont déjà névrosés et qu'on a emmené voir un psy à 7 ans – lequel a diagnostiqué « père absent » - ceux qui font des cauchemars, pour tous ceux là, l'Homme Médecine a inventé le « Théralène » au goût framboise.

Moi, ma chérie, j'ai adoré le Théralène.

Concernant la Télé, j'assume. Je suis un enfant de la télé. Mon premier souvenir c'est le premier pas de l'Homme sur la Lune, j'avais 4 ans et je m'en souviens. De la même manière que je me souviens de l'enterrement de De Gaulle. De celle de Raymond Souplex et son légendaire « mais bon sang, mais c'est bien sûr ».

Je pourrais te dérouler la liste de mes idoles : Ma sorcière bien aimée, que je regardais le midi, Colargol, Aglaé et Sidonie. Thibaud les croisades (tiens un homonyme), Arsène Lupin, les Mystères de l'Ouest, Chapeau melon et bottes de cuir, Autobus à impérial...

Que des belles choses.

Oui, je suis un enfant de la Télé et je sais qui je suis. Mon opium à moi. Et je trouve ça plus kiffant que la religion à la con où on ne voit rien.

Noël approche. Tu pourras revoir les films d'antan tournés en super 8 par ton grand père. Je les ai numérisés. Ca bouge beaucoup. Il filmait en balayant comme on lui disait. A l'époque on passait Noël en famille. Le 24 au soir, on allait à la messe de minuit dans cette petite église où tu fus baptisée. On avait froid et on attendait avec impatience la fin de la messe pour rentrer. La maison sentait le chocolat chaud et la brioche. La table était dressée. Le feu de cheminée crépitait. Nous découvrons les cadeaux au pied du sapin. Les chants de Noël nous berçaient. Nous étions heureux. Tous ensemble réunis.

Ma chérie, je te souhaite un joyeux Noël avec ton petit mari et tes enfants. Là où je serais, je penserais bien à vous. « On ne voit bien qu'avec le cœur, l'essentiel est invisible pour les yeux ». Le Petit Prince.

Thibaut Xmas

Défi n°8 : Imaginer que j'ai 100 ans et raconter comment les choses étaient à cette époque.

## *Quand j'étais petite*

Quand j'étais petite,  
Il y avait des cassettes rectangulaires  
Pour regarder des films  
Ou écouter de la musique.

Quand j'étais petite,  
Il y avait la télévision  
Avec une image en noir et blanc  
Et une antenne en râteau.

Quand j'étais petite,  
Il y avait des cabines dans la rue  
Où l'on insère une carte  
Pour téléphoner.

Quand j'étais petite,  
Il y a une boîte  
Nommée Walkman  
Pour écouter la musique dans la rue.

Quand j'étais petite,  
Il y avait un cadran  
Où on appuyait touche par touche.  
Pour téléphoner.

Quand j'étais petite,  
Il y avait le Minitel,  
L'ancêtre de l'ordinateur  
Qui n'avait pas de souris.

Quand j'étais petite,  
Il y avait la disquette,  
Une paque carrée  
Pour sauvegarder des fichiers.

Quand j'étais petite,  
J'appuyais sur l'accélérateur  
En même temps que je tournais la clef  
Pour démarrer la voiture.

Quand j'étais petite,  
Il y avait peu de chevaux sous le capot.  
C'était l'époque  
De la 2CV.

*J.R.(08.12.2022)*

—Jeannine ! Jeannine ! Que se passe-t-il ? J’attends toujours que quelqu’un vienne me chercher

—Bonjour Madame M ! Ne vous impatientez pas. Vous savez qu’aujourd’hui, c’est un grand jour. Le reporter est déjà là et tout le monde est prêt à partager ce grand moment

—Quel grand moment ? A mon âge, je ne vois pas quel grand moment je pourrais vivre.

—Nous allons fêter vos cent ans ! Madame M. C’est une joie pour tous les résidents et pour nous aussi qui vous accompagnons depuis dix ans. On vous aime tant, vous êtes une personne tellement formidable

—Oh ! Formidable ! Si tu m’avais connu lorsque j’étais enfant ! Cent ans ? J’avais oublié. Tu sais, Jeannine j’oublie tout au fur et à mesure.

—C’est normal ! Mais elles sont rares les personnes de votre âge qui ont malgré tout gardé votre lucidité. Quant à votre mémoire, nous sommes votre mémoire ! Par contre je suis sûre que vous avez plein de souvenirs de votre époque, de votre enfance.

—Mon Dieu ! Des souvenirs ? Oui j’en ai beaucoup.

Jeannine attend, observe Madame M, dont le passé revient à la surface. Le visage s’éclaire et un léger sourire se pose sur ses lèvres

—Tu vois, Jeannine, je me souviens de mon enfance heureuse. Lorsque mes parents s’absentaient, je me souviens de mon grand-père qui nous accompagnait ma sœur et moi à l’école, ma grand-mère nous préparait le goûter. Notre petit panier à la main, nous partions à pied. Il n’y avait pas beaucoup de circulation tu sais à l’époque.

Et les vacances ? L’été c’était la plage. J’étais contente car Maman préparait le pique nique et papa se chargeait de bourrer la coccinelle du parasol, des bouées, sans oublier sa canne à pêche.

Ils avaient un endroit de prédilection. Nous laissons la voiture à un endroit et nous descendions dans une crique où il n’y avait jamais personne ! Comme c’était beau !

Ma sœur et moi, nous nous précipitions dans l’eau et nous passions des heures à jouer, à nager. C’était le paradis. Les petits poissons venaient nous chatouiller les jambes et nous poussions des petits cris de joie.

Puis la journée terminée, nous rentrions et nous nous amusions encore un peu en faisant des tours de bicyclette dans la rue. Il n’était pas rare de rencontrer nos petites voisines et nous finissions par jouer à d’autres jeux. Nous posions nos bicyclettes et nous nous amusions au jeu de l’élastique ou à la marelle

—Tu connais, Jeannine, le jeu à l’élastique ? J’aurais bien du mal à y jouer maintenant

Le soir, mes parents regardaient les informations sur la seule chaîne que nous avions. Puis arrivait « Bonne nuit les petits ». Je m’en souviens comme si c’était hier, nounours et le marchand de sable.

Comment ne pas se souvenir de 1969 ? Le premier pas sur la lune. Cet été là, mes parents avaient décidé de louer un appartement. A trois heures du matin, nous étions revenus à la maison pour

assister à cet événement. Eh oui, il n'y avait pas de téléviseur dans l'appartement de la plage. Ma sœur et moi étions à moitié endormies ! Je m'en souviens, tu sais, Jeannine, c'était magique ! Voir la lune ! Mais c'était un peu décevant car ma sœur et moi avons fini par conclure que ces hommes s'étaient donné beaucoup de mal pour marcher sur la lune alors que c'était désertique ! Plus tard, je devais comprendre quelles avancées technologiques en tout genre cette expédition d'Armstrong et des ses compagnons devaient apporter à l'humanité.

Je me souviens de notre premier séjour à Paris. Nous avons pris l'avion ! A l'époque, peu de gens prenaient l'avion. Nous étions fières de le raconter à nos camarades. Nous ne manquions pas de leur envoyer des cartes postales. Tu vois, Jeannine, on écrivait beaucoup de mon temps, pas comme maintenant.

Puis, ce fut l'époque des « boums »

—Des boums ? Répète Jeannine

—Oui des boums, des surprises-parties ! Nos premiers flirts. J'adorais ce film mais je ne me souviens pas du titre. C'était l'histoire de deux adolescents, je me rappelle de l'actrice qui jouait le rôle de la grand-mère, Denise Grey. Ah ça y est, le titre me revient « la boum » !

Nous prenions le bus pour nous rendre du village à la ville et lorsque nous voulions que nos parents viennent nous chercher, il fallait téléphoner d'une cabine téléphonique. Les portables n'existaient pas. Je me souviens même que pour appeler ma grand-mère, il fallait passer par un standard téléphonique. Ah oui, comment ne pas se souvenir du premier minitel ! C'était une vraie révolution. Le coup d'envoi de la téléinformatique.

Au collège, nous avons connu très tardivement les calculatrices. En cours de mathématiques, nous utilisions la règle à calcul. Nous devions tout faire mentalement. C'était mieux que maintenant où vous prenez votre calculatrice pour multiplier deux par quatre ! Puis est arrivé l'ordinateur. Mon Dieu, c'était des engins énormes qui prenaient toute la pièce ! Maintenant, c'est plus facile avec les portables !

Ce qui a changé aussi, c'est tout ce monde qui grouille partout. Lorsque nous étions jeunes, nous trouvions des endroits préservés, sauvages. Nous pouvions camper au bord d'un lac en montagne, seuls. Mon père pêchait des truites saumonées dans les lacs des Pyrénées. Un vrai régal ! Et le soir, autour d'un feu, nous les savourions, accompagnées d'une purée mousline !

J'en ai tellement d'autres de souvenirs que nous y passerions la journée. Je suis un peu fatiguée

—Reposez-vous un peu, Madame M . Je vais vous apporter un café au lait puis je vous accompagnerai dans la salle à manger. Bientôt, la fête va commencer !

Anne-Marie